



## Rendez-vous avec l'ogre

*Thierry Robberecht*



CULTURE  
LETTRES ET LIVRE





## Rendez-vous avec l'ogre

*Thierry Robberecht*



CULTURE  
LETTRES ET LIVRE



**L** enveloppe a la sévérité d'une facture mais ce n'en est pas une. Elle est adressée à ma mère et dans le coin gauche est écrit : Etude du Notaire Jacques Collignon. Tout de suite, je songe à mon père. J'essaie de déchiffrer le contenu par transparence mais l'enveloppe garde son secret. Alors, je la dépose sur le petit meuble à l'entrée de l'appartement avec les autres lettres.

Quand ma mère rentre, elle a l'habitude de jeter un coup d'œil au courrier. Je la vois marquer un temps d'arrêt et froncer les sourcils devant l'enveloppe du notaire mais elle ne fait aucun commentaire. Mieux encore : elle voudrait me faire croire qu'il s'agit d'une lettre comme les autres et ne l'ouvre pas.

Quand elle se retourne vers moi, elle a déjà retrouvé son sourire en forme de masque qui dit : « Alors ! Comment ça s'est passé aujourd'hui, Emile ? ».

Comme tous les soirs, Maman fait la cuisine et je travaille pour l'école mais la tête n'y est pas. Quand elle m'appelle pour dîner, la lettre est toujours dans l'entrée. Je brûle de connaître son contenu mais je crains qu'en y faisant allusion, ma mère ne se méfie et la fasse disparaître pour toujours. C'est le sort qu'elle réserve en général à tout ce qui concerne mon père : photographies, souvenirs et correspondances.

– Je ne veux plus rien avoir avec cet individu, répète-t-elle. Il nous a fait trop de mal !

Nous vivons comme s'il n'existait pas et je sais depuis ma petite enfance qu'il m'est impossible d'en parler sous peine de voir Maman s'effondrer en larmes ou exploser de colère.

Nous dînons en discutant de tout et de rien, surtout de rien. Elle me demande quels copains je désire inviter pour mes quinze ans. Elle dit ça pour meubler la conversation, pour distraire mon attention, je le sens, je le sais. J'ai failli lui répondre « Papa » comme ça, par bravade, mais finalement, comme chaque fois, le courage me manque. La soirée se déroule comme une pièce de théâtre, chacun répète son texte. La lettre nous obsède tous les deux et le jeu consiste à faire comme si elle n'était jamais arrivée.

Vers 22 heures, j'embrasse Maman et je vais me coucher. Les yeux ouverts, je suis étendu sur mon lit dans le noir. J'attends. Une bonne demi-heure plus tard, j'entends ma mère qui s'avance jusqu'à la porte de ma chambre. Elle vient vérifier que je dors mais je me suis préparé à cet examen. Mon corps immobile, ma respiration régulière la rassure. A ce petit jeu, je suis le plus fort.

Alors seulement, elle se dirige vers l'entrée et puis retourne au salon. Je me doute qu'elle s'est emparée de la lettre et d'ailleurs, j'entends distinctement le bruit d'une enveloppe qu'on déchire et le silence. Un long silence.



Mon réveil indique minuit quand Maman se couche. J'attends qu'elle s'endorme. Ensuite, je me lève et, du couloir, j'écoute sa respiration. Il faut faire gaffe. Elle aussi est très forte à ce petit jeu.

Sur la table, les factures n'ont pas été ouvertes mais la lettre du notaire a disparu. Rien dans le canapé, rien non plus dans la cuisine et la poubelle est vide. Où est passée cette lettre ? Elle ne peut pas s'être volatilisée. Mon regard tombe sur son sac à main.

Je fais lentement glisser la fermeture éclair et je réussis à l'ouvrir sans bruit. L'enveloppe est là, ouverte. Lentement, le plus calmement possible, je la retire du sac à main. J'ai d'abord envie de la lire là, debout, dans le salon, à la lumière des réverbères de la rue, mais l'idée de voir apparaître Maman devant moi me fait froid dans le dos. Le mieux est de l'emporter dans ma chambre, la lire et la remettre à sa place.

*... je me permets de prendre contact avec vous, Madame, en tant que mère de Emile Mortaud, mineur, fils de Monsieur Marc Mortaud de nationalité belge, résidant à Buenos Aires ... blabla ...*

*Par la présente, j'ai le regret de vous annoncer le décès de Monsieur Marc Mortaud, survenu le 23 septembre dernier ...*

*... bla bla ... jusqu'à la majorité de Emile Mortaud, je vous déclare ... blabla ...*

*... je présente au jeune Emile Mortaud, mes plus sincères condoléances ...et blablabla ...*

Voilà ! Il est mort. C'est fini. Des larmes coulent sur mes joues même si je ne suis pas triste. Ce Marc Mortaud, mon père, je me souviens ne l'avoir rencontré qu'à une seule reprise. Les autres fois, j'étais trop petit. On ne peut pas dire qu'il me manque. Je regrette simplement d'avoir raté un rendez-vous avec lui quelques années auparavant, d'avoir tout fait foirer. J'avais six ans. Toute ma vie, je me souviendrai du jour où il est apparu devant moi.

Une semaine auparavant, Maman avait appris que mon père était sorti de prison. C'est l'avocat qui lui avait annoncé la nouvelle par téléphone. Après avoir raccroché, elle était restée trop longtemps silencieuse et j'avais compris qu'il s'agissait de l'homme qui n'existe pas. Immédiatement, j'avais cessé toute activité même si j'avais continué à faire semblant de lire en me cachant derrière un livre ouvert.

Je n'avais pas osé demander ce qui se passait. Dans ma famille, on ne faisait jamais allusion à mon père



devant moi. Quand j'entrais dans une pièce et que les adultes en parlaient, les conversations s'arrêtaient aussitôt.

D'habitude, quand il s'agissait de mon père, ma mère ne me mettait au courant de rien mais là, curieusement, presque tout de suite, elle m'a tout déballé. Comme si elle avait peur. Comme si elle n'avait pas la force de garder l'information pour elle seule.

– Ton père vient de sortir de prison !

Elle avait ajouté : « Il est probablement déjà en train de rôder dans le coin ! ».

Instinctivement, j'avais jeté un coup d'œil à la fenêtre mais dans la rue, en ce début de soirée, je n'avais aperçu que des gens qui rentraient chez eux.

– Pourquoi rôderait-il par ici ?

– Pour t'emmener avec lui, évidemment. Pour t'arracher à moi !

– Il en a le droit ?

– Il le prendra !

Pour apaiser ma mère, j'avais répondu que je n'avais aucune envie de vivre avec lui.

– Malheureusement, tu ne le connais pas aussi bien que moi, elle avait répondu. Si tu savais ce que j'ai enduré ! C'est un beau parleur. Il t'embobinera avec des promesses ! Tu serais capable de le suivre comme un petit chien.

En prononçant ces mots, elle avait regardé au loin comme si elle se souvenait des belles promesses de son ex-mari.

A table, Maman avait remis la pression. Elle avait répété ce qu'elle me disait depuis toujours : mon père était une menace, un terrible danger. S'il m'emmenait avec lui, elle était certaine qu'on ne se reverrait plus jamais.

– Si tu l'aperçois, cours, crie, débats-toi, appelle au secours ! elle avait ajouté. Des passants te viendront peut-être en aide. Cet homme a passé quatre ans en prison et il te veut du mal !

– Tu le décris comme s'il était un ogre !

Maman n'avait rien répondu mais son silence était un aveu. Oui, cet homme était bien un ogre !

– Il a peut-être simplement envie de me voir, j'ai dit. C'est mon père après tout !

– On dirait que tu ne veux pas comprendre ! avait-elle hurlé, livide. Il veut t'arracher à moi et t'emmener avec lui ! Pour toujours !

Elle avait déposé violemment le plat sur la table et était partie pleurer dans le divan du salon.

– Mange ! elle avait dit, moi, je n'ai pas faim.

Ce soir-là, c'est la première fois que j'avais osé parler à Maman de mon père. Et la dernière. Pourtant, j'avais plein de questions à lui poser. Pourquoi mes parents avaient divorcé ?

Pourquoi on ne voyait plus mes grands-parents paternels ?  
Pourquoi mon père avait-il passé quatre ans en prison ?  
J'avais bien entendu les mots « escroquerie » et « trafic » dans les conversations des adultes mais jamais personne ne m'avait expliqué précisément ce que la justice lui reprochait.

J'entendais pleurer ma mère dans la pièce d'à côté.  
Cet homme l'avait tellement fait souffrir, il l'avait abandonnée et moi, j'avais voulu le défendre ! Je venais tout simplement de la trahir !

Cette nuit-là, j'ai eu un mal fou à trouver le sommeil.  
Mon père avait investi mes pensées et ma chambre. Il était partout et pourtant, j'ignorais à quoi il ressemblait. Quand il avait quitté ma mère, j'avais à peine deux ans. Quelques mois plus tard, il était arrêté par la police. Depuis, elle avait coupé les ponts avec tout ce qui lui rappelait son ex-mari. Et bien évidemment, nous n'étions jamais allés le visiter en prison.

Le lendemain matin, Maman m'a rappelé de faire attention : mon père tenterait probablement d'entrer en contact avec moi. A six ans, je me rendais seul à l'école primaire qui n'était distante de la maison que de quelques centaines de mètres. A cause de son travail, ma mère n'avait pas l'occasion de m'emmener ni de venir me chercher à l'école. J'y allais et revenais seul.

Ce matin-là, elle m'a embrassé comme si c'était la dernière fois. Plusieurs fois, les larmes aux yeux. C'est ça qui m'a fichu la trouille. Moi aussi, je me suis mis à pleurer.

– Fais attention ! Cours s'il le faut ! Crie ! elle a répété.  
Et surtout, n'écoute pas ce qu'il te dit !

– Oui, Maman !

Sur le chemin de l'école, j'ai observé tous les hommes que je croisais. Mais aucun ne m'a regardé, ils étaient tous flanqués d'un ou de plusieurs enfants. Ce matin-là, je me suis rendu à l'école en courant.

Toute la journée, j'ai redouté la sortie. Et s'il m'attendait ? Et s'il m'entraînait avec lui ? Comment un garçon de six ans pourrait-il lutter contre un homme ? J'avais peur.

A quatre heures, je ne suis pas sorti de l'école avec les autres. Au sommet de l'escalier de pierre, j'ai d'abord fixé tous les visages masculins qui attendaient. A quoi pouvait-il bien ressembler ? A moi, évidemment. J'ai cherché dans le groupe de parents un homme qui aurait mon visage mais je n'ai remarqué personne. Peut-être ne me ressemblait-il pas ? Peut-être m'attendait-il plus loin, dans la rue ? J'ai couru comme un dingue jusqu'à la maison mais ce jour-là, je n'ai pas rencontré l'ogre.

Le lendemain soir, au début du repas, on a sonné à la porte. Jamais la sonnette n'avait résonné de manière aussi effrayante.





Maman et moi, on s'est regardés. Elle était toute pâle et mon cœur battait fort.

– Surtout, ne te montre pas, elle a dit.

Je me suis éloigné des fenêtres, je me suis assis et j'ai attendu. J'imaginai mon père pénétrer en hurlant dans l'appartement pour s'emparer de moi. J'avais si peur. Maman ne s'est absentée que deux trois minutes mais ça m'a paru infini. Finalement, elle est revenue en souriant. Ce n'était qu'un collègue de bureau qui lui avait apporté un dossier. Ce soir-là, je n'ai rien pu avaler.

Une semaine a passé. J'ai commencé à me dire qu'il ne viendrait pas. J'étais à la fois rassuré et déçu. Rassuré parce que je craignais qu'il ne m'emmène avec lui, déçu qu'il ne s'intéresse pas du tout à moi. Même l'inquiétude de ma mère était retombée d'un cran.

Et pourtant, un vendredi après-midi, à la sortie des cours, une voix dans mon dos a demandé simplement : « Emile ? ». Je me suis retourné. Un inconnu se dressait devant moi. C'était lui. Je le reconnaissais comme si je l'avais vu la veille, comme si je l'avais toujours connu. Je ne nous trouvais pas vraiment de ressemblance, enfin si, nous avions en commun des morceaux de visage : le nez et les joues. Il s'est avancé en répétant : « Emile ? » d'une voix pleine de doute. C'était comme si, lui non plus, il n'était pas vraiment certain de mon identité.

Je n'ai rien répondu. J'ai regardé l'homme s'approcher de moi. Il était grand, mal rasé et sa cravate était de travers. Sur son poignet, était tatoué un petit lézard. Sa voix était douce mais c'était peut-être pour m'amadouer.

– Tu sais qui je suis ?

J'ai fait oui de la tête. J'aurais voulu me trouver à des milliers de kilomètres et en même temps, je sentais combien c'était important de le voir.

Evidemment, j'avais peur ! Après tout ce qu'on avait raconté, je ressemblais à un hamster craintif au fond de sa cage. Il ne semblait pas très sûr de lui non plus, comme s'il n'avait jamais adressé la parole à un enfant.

– Tu veux une glace ?

Je n'ai rien osé répondre. Il essayait probablement de m'embobiner. Une glace ? Pourquoi pas des bonbons ? J'ai pensé à ma mère et à tout ce qu'elle m'avait dit. J'ai fait un pas en arrière.

Comme je reculais encore, il a voulu me retenir et son immense main s'est emparée de la mienne. Le lézard tatoué était si proche ! Au moment précis où ma main s'est retrouvée enfermée, des images se sont succédées dans ma tête : je voyais cet homme m'entraîner brutalement derrière lui, me pousser dans une voiture qui démarrait en trombe

vers une destination inconnue et ma mère à la fenêtre, en larmes, qui attendait mon retour. En un instant, la peur a pris possession de moi.

– Non ! Je ne viens pas avec vous ! j’ai crié en retirant brutalement ma main.

J’avais hurlé de toutes mes forces comme me l’avait conseillé Maman et des passants se sont arrêtés pour nous observer. Mon père tentait maladroitement de me calmer.

– Tu n’aimes pas les glaces ?

Une femme s’est même approchée de nous. Mal à l’aise, l’homme a jeté un coup d’œil autour de lui en s’efforçant de sourire.

– Tu veux autre chose ?

J’ignore d’où m’est venue cette haine subite pour cet inconnu mais j’ai hurlé : « Je ne veux plus jamais vous voir ! Jamais ! ».

Et je me suis mis à courir le plus vite possible droit devant moi. Pendant quelques secondes, j’ai pensé qu’il me poursuivait et qu’il était sur le point de me rattraper mais quand, au bout de la rue, je me suis retourné, il était toujours là, immobile à l’endroit même où nous nous étions rencontrés. Pourtant, j’ai continué ma course et je suis arrivé essoufflé devant chez moi. J’ai mis un temps fou à trouver la clef. J’avais l’impression que son ombre allait surgir dans mon dos et que ses mains étaient sur le point de s’emparer de moi. A l’intérieur, je me suis enfermé à double tour. J’étais sauvé !

J’ai passé deux heures à regarder à la fenêtre s’il m’avait suivi. Mais non ! Quand Maman est rentrée, j’avais retrouvé mon calme.

Jamais, je n’ai raconté à ma mère que j’avais rencontré l’ogre et que je m’étais sorti de ses griffes. Jamais ! Peut-être parce que je n’étais pas très fier de ma fuite ? Du rendez-vous que je venais de manquer ? Je pense surtout que j’en avais marre qu’elle dise sans cesse du mal de lui.

Aujourd’hui, j’ai presque quinze ans et j’avance sur le chemin à travers des noms, des dates de naissance et de mort d’inconnus. Des époux sont enterrés ensemble, des familles complètes se sont réunies sous des dalles de pierre. Sous le ciel pâle de l’automne, il est calme, le cimetière. Comme moi.

Au bout de l’allée, un corbillard vient de s’arrêter. Je sais qu’à l’intérieur de la boîte, c’est lui. Un homme qui possède une partie de mon visage, le nez, les joues, et un lézard tatoué sur le poignet. Je sais qu’il s’agit de mon père parce que le faire-part envoyé par mes grand-parents paternels qui ont organisé le rapatriement du corps, je l’ai subtilisé et gardé pour moi.

Depuis que j'ai appris sa mort, je m'entraîne à prononcer : « Papa », le mot qui n'est pas sorti de ma bouche lors de notre première rencontre.

Des hommes en noir sortent le cercueil du corbillard. D'autres patientent autour d'un trou profond et sombre. Une dizaine de personnes attendent, serrées, comme pour se soutenir. Je reconnais mes grands-parents. J'ignore s'ils ont vieilli à cause de la mort de leur fils ou du temps passé. Devant eux, une femme est en larmes. On voit bien qu'elle n'est pas d'ici. Ses cheveux sont noirs et raides, sa peau mate. Elle semble avoir froid dans son manteau d'hiver ou alors, elle est triste. Elle serre contre son ventre deux petits enfants. Pas plus de quatre et six ans. Le plus âgé, un garçon, essaie de retenir ses larmes comme un grand, la plus petite cache son visage dans le manteau de sa mère. Il avait donc une famille, l'ogre, et des enfants qui l'aimaient !

Aujourd'hui, les ogres, je n'y crois plus. Je marche en direction de ces gens endeuillés le plus naturellement possible. Après tout, ils sont une partie de ma famille et ce rendez-vous là, je ne veux pas le manquer. Mon grand-père me reconnaît et me sourit. Il chuchote quelques mots à l'oreille de ma grand-mère et à la femme en manteau noir. Tout le monde me regarde approcher. Curieuse, la petite fille a quitté les bras de sa mère pour m'observer. J'ai l'impression qu'elle a déjà entendu parler de moi. Je ne suis plus qu'à quelques mètres du garçon. C'est fou ce que les gens peuvent sourire à un enterrement !

Copyright : Thierry Robberecht

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole  
Ministère de la Communauté française

Editeur responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre  
Ministère de la Communauté française-  
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles  
[www.lettresetlivre.cfwb.be](http://www.lettresetlivre.cfwb.be)

Ce texte est publié grâce à :  
L'Administration Générale de l'Enseignement  
et de la Recherche Scientifique du Ministère de la Communauté française  
[www.enseignement.be](http://www.enseignement.be)



Thierry Robberecht est né en 1960 à Bruxelles où il vit.

En 1993, sa première nouvelle est couronnée par le Prix de La Fureur de Lire. En 1995, il publie son premier roman jeunesse, *La disparition d'Hélène Alistair*. Il écrit des romans d'inspiration policière, ancrés dans l'intimité des adolescents, mais aussi des livres illustrés avec Philippe Goossens, de la bande dessinée (*La Smala* avec Marco Paulo) ainsi que des textes de chansons pour Marka et Jeff Bodart.



© Thierry Robberecht

#### **Du même auteur :**

*Une affaire d'adultes*, roman, Syros, 2009

*Le portrait de Leonora*, roman, Syros, 2007

*La mémoire kidnappée*, roman, Syros, 2006

*Un cadavre derrière la porte*, roman, Livre de Poche jeunesse, réédité en 2009

*Mon Grand-père Noël*, album jeunesse, illustration

Philippe Goossens, Mijade, 2009

*L'ombre de Lou*, album jeunesse, illustration Quentin

Vangijssel, Milan, 2008

*Harold*, album jeunesse, album jeunesse, illustration Philippe

Goossens, Mijade, 2007

*Je veux retourner dans le ventre de Maman*, album jeunesse,

illustration Philippe Goossens, Mijade, 2006

